

PAROLES D'ÉLÈVES

Patrice HEEMS,
Classe d'adaptation, Ecole P. & M. Curie,
Fresnes-sur-Escaut

Octobre 94 ; écoute musicale.

- *Le maître* : « Aujourd'hui, on va écouter quelque chose de nouveau. C'est de la cornemuse. »
- *Franck* : « Sébastien Bach ? ».

Il faut savoir que l'on écoute assez souvent du Bach dans la classe d'adaptation de l'école Pierre et Marie Curie de Fresnes sur Escaut. C'est un des rares moments où j'abuse de ce pouvoir quasi absolu du maître : J'aime Bach, on écoute du Bach. Et aussi Vivaldi, Mozart et Stan Getz (entre autres...). Seulement Franck n'a retenu que le nom du premier musicien que l'on a écouté cette année : Sébastien Bach (sic), et il a une certaine tendance à croire que toute la musique du monde est l'oeuvre de ce seul et même compositeur. Il me faut donc, cette fois encore, le contredire :

« Non, aujourd'hui on ne va pas écouter du Bach. Aujourd'hui on va écouter une musique de soldat. C'est une musique pour faire la guerre... »

- *Kévin* : « Moi mon frère, il était soldat. Et ben tu sais, il est mort. Il s'est pendu. »
- *Charlotte* : « Et ben mon bébé il est mort aussi ! »
- *Alexandra* : « Ma mère elle est mort aussi ! »

Il y a des jours comme ça, où on n'a pas envie d'être là. Où on n'a pas envie d'être le Maître. Au secours ! S.O.S. ! Laissez-moi tranquille ! Qu'est-ce que je fais moi ? Qu'est-ce que je dis ? Moi je voulais juste vous surprendre, ouvrir vos oreilles,

éveiller vos sens. Je faisais tranquillement de la pédagogie. Je voulais provoquer une réaction. Mais pas ça ! Pas ça ! Ce n'était pas prévu au programme. Ils m'ont eu, encore une fois ! Qu'est-ce que je fais ? Je recentre ? Je laisse tomber ma cornemuse (quelle idée j'ai eue là !) ? Je les laisse continuer sur le sujet ? Pas aujourd'hui. Aujourd'hui je suis fatigué. Allez ! Hop ! Dégagement en touche !

« Oui, bon ! Donc aujourd'hui on écoute une musique de soldats... »

Quand on fait classe à des enfants en difficultés scolaires, la première chose à faire c'est d'ouvrir les yeux et les oreilles. Ce n'est pas toujours sans risque. D'abord parce que les histoires personnelles auxquelles on est confronté ne sont pas toujours très faciles. Kevin a bien vu son grand frère de 20 ans se pendre. Le petit frère de Charlotte est bien mort subitement. Et si la maman d'Alexandra n'est pas morte, en tous cas elle ne voit plus sa fille depuis qu'elle est partie il y a déjà fort longtemps. Leurs histoires, je les connais. En partie. Et je sais qu'ils ont parfois besoin d'en parler.

Seulement voilà : moi je suis Maître d'école. J'ai une tâche à accomplir qui est de guider ces enfants dans une dynamique d'apprentissage scolaire. Officiellement, je ne suis pas payé pour écouter mes élèves me raconter des choses qui n'ont rien à voir avec l'école. Seulement comment faire ? Comment faire pour rester strictement dans un discours scolaire ? Comment intéresser un enfant de six ou sept ans à la lecture, aux maths ou même à la musique et au dessin qui nous semblent à nous, adultes, plus ludiques ? Comment faire quand pendant ce temps là cet enfant a dans la tête quelque chose de beaucoup plus important à ses yeux. Ce peut être : « mon frère s'est pendu ! ». Mais ce peut être aussi : « Tu as vu, monsieur, j'ai des nouvelles chaussures » ou « Je peux aller faire pipi ? ».

En fait, pour paraphraser Meirieu, il y a trois pôles dans la vie d'une classe : très grossièrement, il y a moi (le maître), eux (les élèves) et puis l'école (l'école, le programme, l'institution, les attentes de la hiérarchie, des collègues, des parents etc.). Quand mes élèves se mettent à parler, quand ils font cette tentative de putsch qu'est la prise de parole, il y a immédiatement une rupture de cet équilibre, par ailleurs si difficile à atteindre, entre les trois pôles. Tout à coup il n'y a plus qu'eux qui comptent. Tout se passe comme si, au fond, cette prise de parole était une véritable rébellion contre l'ordre établi de la classe et de l'école.

Un élève qui commence à parler, à l'école, de sa vie, c'est le commencement de l'anarchie, la fin de la gestion raisonnable par l'adulte. Ce n'est pas pour rien que ce discours est banni du système scolaire en général. La plupart des maîtres et des maîtresses le rejettent fermement : « Ca n'est pas le moment, tu me raconteras cela plus tard, ce n'est pas de cela qu'on parle... ». Ou encore, plus simplement, « Tais-toi ! » (Moi comme les autres d'ailleurs : je me demande si le mot que je prononce le plus dans une journée n'est pas le mot « chut » !). Et c'est normal, pour plusieurs raisons : la première c'est qu'effectivement, lorsqu'un enfant se met à parler de lui, (et ceci en particulier chez les plus jeunes) c'est la plupart du temps au mauvais moment. C'est toujours le plus mauvais moment parce qu'on est en retard sur ce qu'on a prévu, parce que c'est hors sujet, parce que les autres profitent de l'interruption pour bavarder, chahuter ou pire, commencer eux aussi à raconter leur histoire.

Mais surtout, ce qui nous gêne le plus lorsque les enfants se mettent à mener la discussion, c'est que c'est « ingérable ». Le capitaine perd le contrôle du navire et il n'aime pas ça !

Alors, le plus souvent, la parole des élèves est bannie de l'école. Plus on avance dans les grandes classes, plus elle est canalisée, brimée, clandestine. Elle se glisse subrepticement dans les moments de flottement, juste avant d'entrer en classe, entre la sonnerie et le début du travail. Elle est rapide, fugitive et se contente pour toute réponse d'un bref grognement approbateur du maître. Et puis, petit à petit, elle disparaît complètement derrière la parole officielle : L'élève, passant sous les Fourches Caudines du silence obligé, est devenu un « bon élève » qui sait se taire, s'asseoir et apprendre. C'est assez troublant, si l'on y réfléchit, de se dire qu'une partie de notre rôle consiste en fait en un enseignement du silence.

Le bon élève est silencieux (en général). Ou plus exactement sa parole est une parole scolaire. On a tous à l'esprit l'image de ces élèves qui s'agitent sur leur banc, le doigt levé, impatients d'être interrogés parce qu'ils savent qu'ils connaissent la bonne réponse, furieux et frustrés si on ne la leur demande pas.

Moi je n'ai pas de bons élèves. Si je devais définir leur principal problème, je dirais qu'ils sont inadaptés au mode de vie scolaire. Ils me parlent, tout le temps. Ils me parlent sans complexe, sans retenue. Ils me parlent hors contexte, hors de propos, en marge de la vie scolaire. Mais ont-ils réellement une « vie scolaire », eux qui semblent incapables du comportement attendu par l'école ? Eux qui agissent à l'école comme ils agissent à la maison ou dans la rue : ils parlent à haute voix, s'interpellent, m'interrompent, se lèvent toutes les deux minutes ou s'assoient mal. L'école n'est pas faite pour eux, pas plus qu'ils ne sont faits pour l'école. C'est pour cela qu'ils sont en classe d'adaptation : pour qu'ils s'adaptent, qu'ils rentrent dans le moule, pour qu'ils apprennent à se taire. Nous en avons parlé ensemble en début d'année : ils savent tous qu'ils sont des « enfants qui ne travaillent pas bien » et presque tous ont associé cela au fait qu'ils ne « sont pas sages ». Même pour eux le problème est clair : il y a un comportement attendu du bon élève et ils ne l'ont pas.

Et moi dans tout cela, qu'est ce que je fais ? Est-ce que mon rôle se limite à une fonction de dresseur : je passe un an à leur inculquer les rudiments du « savoir vivre scolaire » et le tour est joué ! C'est plus que loin d'être sûr. Il est évident que s'il y a un comportement du bon élève ce n'est pas pour autant ce comportement qui fait le bon élève. La « sagesse » ou plus exactement le contrôle de soi est la marque d'une intégration ; pour l'atteindre il est donc nécessaire que l'enfant commence par s'intégrer. Pourquoi ne s'intègre-t-il pas alors ? Qu'est-ce qui fait que certains élèves entrent sans effort dans la contrainte de l'école et que d'autres n'y parviennent pas sans aide voire n'y parviennent jamais ?

Je me souviens de mes cours de sociologie, à l'université. On m'y a appris que, contrairement aux idées reçues, ce ne sont pas les enfants issus des catégories socioprofessionnelles supérieures qui ont, statistiquement, la meilleure réussite scolaire, mais bien ceux issus des classes moyennes. Tout simplement parce que les enseignants appartenant eux mêmes à la classe moyenne, le langage, le vocabulaire, les préoccupations qui sont les leurs, sont plus facilement assimilables par ces enfants

en particulier. En clair, la parole à l'école est bien un critère de sélection. J'en ai fait directement l'expérience lorsque je suis arrivé à Fresnes il y a cinq ans. A cette époque, j'avais réellement l'impression de ne pas parler la même langue que mes élèves : « Monsieur, les aut' y sontaient venus dans la classe à la acréation et ils ont muché min carnasse et ils ont mis tout plein de dallage. »¹. J'avais même des élèves qui faisaient office d'interprètes. Je me souviens encore de Sébastien expliquant à ses camarades que : « Ballon trop gonflé, ballon tu vas éclater » (c'est la fin d'une chanson d'Henri Dès) cela veut dire que le ballon « y va camper » !

Et cela n'est pas qu'un problème de tournures idiomatiques ou patoisantes. Mes élèves emploient spontanément « godasse » au lieu de « chaussure », « engueuler » pour « gronder » ou « tiendre » pour « tenir ». Je ne parle pas la même langue qu'eux. L'école, dans son ensemble ne parle pas la même langue qu'eux. Quoi d'étonnant alors à ce qu'ils s'agitent et bavardent au fond des classes : imaginons-nous, assis pendant six heures à écouter de l'italien ou du russe. Gageons que nous nous dissiperions vite et que nous aurions du mal à faire nôtres les préoccupations de l'orateur. Le problème du vocabulaire est le plus important de tous ceux auxquels mes élèves sont confrontés. Et moi pour les aider je ne vois qu'une solution : leur parler et surtout les faire parler.

Nous voilà en plein paradoxe. Les élèves s'agitent, interviennent à tout bout de champ et pourtant me voilà obligé de leur donner la plus grande possibilité de parole possible. Mais cette parole qu'en faire ?

Au départ le problème est simple : Je fais (ou je laisse) parler mes élèves pour qu'ils améliorent leurs compétences langagières. A la limite, je pourrais dire que je me moque totalement de ce qu'ils disent à condition qu'ils le disent bien. Seulement voilà, deux problèmes se posent. Le premier est que, nous l'avons vu, il n'est pas dans les habitudes scolaires de parler de ce qui n'est pas scolaire : suis-je payé pour donner de mauvaises habitudes à mes élèves ? (On remarquera, je l'espère, les efforts que je déploie pour ne pas donner mon opinion quant à cette nécessité du silence absolu qui marque un fossé infranchissable entre la réalité de l'enfant et celle de l'élève : cette contrainte existe, je n'ai, quelle que soit mon opinion à son sujet, qu'à en prendre acte et à aider mes élèves à s'y plier plus ou moins !). Le second problème est que je ne suis pas psychanalyste : mon rôle n'est pas d'écouter mes élèves me raconter leur vie, même si cela leur fait du bien d'en parler, mais bien de leur apporter du savoir ou de les aider à améliorer leurs compétences. Il me faut donc les laisser parler mais il me faut aussi canaliser leur parole.

Voilà le problème posé. Il comporte deux termes : d'une part, il est nécessaire de donner aux élèves, au cours d'une journée de classe, un moment où ils ont la parole d'abord pour améliorer leurs compétences langagières et ensuite parce des enfants de cet âge ne peuvent pas être placés favorablement en situation d'apprentissage s'ils ont en tête quelque chose qu'ils ont besoin d'exprimer et qui leur paraît évidemment plus important que tout ce que je vais leur proposer. D'autre part, cette offre de parole est si difficilement contrôlable qu'elle offre de multiples possibilités de « dérapages

1. « Monsieur, certains de mes camarades ont pénétré dans le local de notre classe au cours de la récréation. Ils ont dissimulé mon cartable et semé le désordre. »

extra-scolaires » qui non seulement ne sont pas conformes aux attentes de l'institution mais qui surtout me mettent plus ou moins en péril : le moins que je puisse dire est que l'on ne sort pas indemne des récits de vie faits par des enfants issus de milieux défavorisés ! Me voilà donc en quelque sorte tenu de donner à mes élèves les verges pour me battre.

Précisons tout de même que ces « dérapages », je ne les recherche pas. J'offre un moment de parole, je propose un thème de discussion et le plus souvent on s'y tient. Qu'il soit bien clair que je ne suis pas animé par une sorte de curiosité malsaine qui me pousse à provoquer les confidences de mes élèves. Ces confidences sont possibles parce que le contexte s'y prête mais je m'en passerais volontiers.

L'impression générale que je retire, a priori, de ces moments de « bavardages organisés » que l'on appelle officiellement, en tout cas en classe maternelle, « entretiens », est une impression de confusion. L'image du capitaine d'un navire en perdition dont j'usais quelques lignes plus haut me semble la plus proche de ce que je ressens en général. Et pourtant, je suis toujours étonné, lorsque ces vingt minutes quotidiennes arrivent à leur terme, d'avoir l'impression de m'en être « à peu près sorti ». Impression matinée cependant du sentiment désagréable d'être, à chaque fois, passé à côté de choses essentielles : les enfants ont presque tous envie de parler, parlent à plusieurs à la fois et je sais que je ne peux pas les entendre tous. C'est parce que je me demandais ce que je perdais que j'ai eu l'idée de procéder à des enregistrements. Voilà pourquoi j'ai aujourd'hui sur mon bureau six cassettes d'une heure que je réécoute, plus ou moins facilement, et qui me permettent, alors que la fin de l'année scolaire approche de faire certaines réflexions que je me propose plus ou moins de classer.

Le bruit : Que c'est bruyant une classe ! Les pieds qui frottent, les voitures dans la rue, un enfant qui étérue, la maîtresse d'à côté qui apparemment n'apprécie pas du tout la qualité des devoirs de Matthieu, même les moments soi-disant silencieux se passent dans une ambiance sonore qu'on ne remarque plus. Au fond, rien n'est moins propice au recueillement studieux qu'une école. Et que dire du niveau sonore de la parole ! Surtout pour Franck et Kévin. Je suis allé plusieurs fois chez Kévin : la télévision marche en permanence. Quand la maman de Kévin vient me parler, elle hurle si fort qu'au début je pensais qu'elle venait « m'engueuler » pour user de la terminologie de mes élèves. C'est difficile de contrôler sa voix, de parler doucement, avec calme. Cela aussi fait partie des attentes ordinaires de l'école. Tant que Kévin et Franck hurleront de la sorte, nul doute qu'ils risqueront d'être mal considérés de leurs enseignants.

Moi : Oh la la ! Quelle horreur ! Que ma voix me semble désagréable, nasillard et grinçante. Et surtout qu'est-ce que je peux parler. Mais tais-toi donc grand imbécile, tais-toi ! Où as-tu pris que c'est en parlant à leur place, en les interrompant constamment, que tes élèves vont augmenter leurs capacités langagières ? Ajoutons à cela que tu passes la moitié de ton temps à leur demander de se taire : « Chut, non attends, c'est à Alexandra. Chut ! Mélanie tais-toi ! Chut, attends ton tour ! ». Je sais bien que cette fonction de meneur de jeu est nécessaire, de même que tous ces moments

où il faut reformuler, expliciter, relancer pour aider un élève à mieux développer sa pensée mais tout de même, je trouve que je ne sors pas pédagogiquement grandi de l'épreuve. D'autant plus qu'il apparaît que les moments où le bruit de fond des bavardages est le plus important sont ceux où je parle le plus. En clair, plus j'explique, moins on m'écoute ! A moi d'en tirer les conséquences.

Les interruptions : J'avais fini par ne plus m'en rendre compte, mais la discussion est constamment interrompue : ce n'est pas une classe, c'est un moulin. Le cahier de notes de services, le relevé des enfants pour la cantine, l'arrivée de la monitrice d'éducation physique, tout cela concourt sans doute à cet aspect brouillon qui se dégage des entretiens. Il n'y a rien à y faire, simplement il faut constater la difficulté qu'il y a à se concentrer sur la tâche, pour moi et pour les enfants. Dont acte !

Les discussions privées : Il y a toujours, dans la classe, deux ou trois enfants qui bavardent entre eux. Que peuvent-ils donc bien se raconter ? Je n'en sais rien. Je n'ai d'ailleurs pas à le savoir : s'ils avaient envie de me le dire, ils le feraient. Je ne peux donc tirer qu'une seule conclusion de ces discussions : si les enfants éprouvent le besoin de bavarder, c'est que ce qui se passe officiellement dans la classe ne les intéresse pas.

Les silencieux : Il y a des élèves qui ne parlent pas. Sur six heures de bandes, je n'ai pas un mot de Farid ni de Jean-Claude. Farid est de très loin l'enfant qui a le plus progressé cette année, le seul dont je puisse dire aujourd'hui avec une relative assurance « qu'il s'en est sorti ». J'évite la trop facile tentation du « CQFD » : mon « meilleur élève » est celui qui parle le moins ! En fait rien n'est aussi simple et je me garde des démonstrations réductrices. Si je n'ai pas un mot de Farid c'est d'abord parce qu'il est d'une timidité maladive dont je pense quelquefois qu'elle est la cause principale des difficultés scolaires qu'il rencontre ou qu'il a rencontrées. Farid ne tient pas de propos extra-scolaires mais il ne tient pratiquement pas non plus de propos scolaires. Farid est peut-être l'enfant de ma classe que je connais et que je comprends le moins. Farid c'est un regard, deux yeux sombres et sérieux qui ne me quittent pratiquement jamais. Un regard et une écoute. Ce serait sans doute angoissant si parfois, comme un cadeau, il n'y avait ce sourire qui éclate. Un sourire qui me fait du bien parce qu'au fond il en dit tout autant que tous les mots du monde. Je crois que Farid m'aime bien.

Les causeurs : Je n'ai que quinze élèves. Je devrais écrire : « j'ai quinze élèves. » Vu de l'extérieur je suis donc dans une situation privilégiée : moins d'élèves, moins d'ennui, c'est là, hélas, un discours répandu. Si j'avais, un jour, à écrire sur le sujet, il me faudrait, je crois des dizaines et des dizaines de pages pour exprimer l'amertume que peut parfois éprouver l'instituteur atypique ayant la charge d'une classe marginale, qui doit non seulement se démenier pour aider des élèves en rupture d'école mais aussi trouver la force de supporter le regard souvent très dur de certains collègues qui, jugeant son travail inutile parce que peu rentable, le considèrent comme un privilégié.

J'ai quinze élèves. D'un strict point de vue scolaire, ce sont les pires de l'école. Si l'on voulait céder à la manie de l'évaluation quantifiée, je pourrais affirmer qu'à six ans, certains ont déjà plus de deux ans de retard scolaire. Mon effectif est donc faible. Et pourtant, même dans un groupe aussi restreint, il y a de nombreux sous-groupes. J'ai un petit groupe de causeurs. Je précise qu'il ne s'agit pas de bavards mais bien de « preneurs de parole » ; d'enfants qui ont des choses à exprimer et qui ont besoin de le faire. Ils sont quatre ou cinq. Ce sont ceux qui sont le plus installés dans l'échec. Encore une fois, pas de démonstration réductrice. Je fais ce simple constat : dans ma classe, les « grandes gueules », les meneurs du discours extra-scolaire, les champions du hors-sujet mais aussi les plus « culottés », ceux qui osent m'interrompre pour ramener la discussion vers leurs centres d'intérêt, ce sont ceux qui sont le plus « à côté » de l'école. Ce sont également ceux qui m'ont laissé entrevoir les histoires personnelles les plus douloureuses. Ce qui s'explique très bien, me rétorquera-t-on, puisque ce sont ceux qui s'expriment le plus.

J'ai parfaitement conscience du caractère apparemment extrêmement réducteur, voire partisan, de mon propos. Je pourrais moi-même me caricaturer : voilà un instituteur qui explique toutes les difficultés scolaires par des histoires personnelles difficiles, qui fait du déterminisme et qui tente de prouver que plus l'enfant vit une situation extra-scolaire compliquée, plus il est en retard à l'école. Je tiens donc à préciser ici que mon discours se limite à l'expérience que j'ai de mes quinze élèves et qu'il n'est en rien généraliste. Je ne tiens aucunement à militer, je constate, simplement, ce que je côtoie tous les jours.

J'ai donc au sein de ma classe, une minorité de « causeurs ». A tout seigneur, tout honneur, commençons par Franck. Il est à peu près aussi impossible de résumer le personnage de Franck en quelques lignes que d'expliquer, en une phrase, ce que l'on ressent quand on vit son premier orage en montagne. Franck est à côté. C'est un absent omniprésent. Une sorte d'observateur à la fois goguenard et désenchanté de la classe. Il cumule l'emploi de réfractaire à l'école avec celui de personnage central du groupe classe. Franck dans une classe, c'est un peu comme si le personnage le plus important dans un pays était le leader de l'opposition. Inutile de dire que Franck est le champion de la prise de parole anti-scolaire. J'irais jusqu'à dire qu'il le fait avec une sorte de militantisme forcené. Il m'a fallu longtemps pour percer, dans le regard de Franck, la lueur amusée qui pointe lorsqu'il interrompt la discussion pour tenir des propos qui paraissent être le summum de l'incongruité. Franck est un provocateur, c'est le Coluche de la classe. L'humour, c'est son principal outil d'agitateur. Bien sûr, il s'agit d'un humour d'enfant de six ans, d'un humour très « caca-boudin-zizi-proud ». C'est sa façon à lui de dire : « Ça m'ennuie tout ce que tu me racontes, je n'y comprends rien et cela ne m'intéresse pas. Au moins, quand je dis une bonne grosse bêtise, tu t'occupes de moi, parfois même tu ris avec moi. Et puis il y a tous les autres qui rient également, alors au moins, pour une fois, dans cette école dont depuis deux ans je suis le plus mauvais élève, j'ai enfin de l'importance. J'existe ».

On a proposé Franck pour une orientation en I. M. E. (institut médico-éducatif). L'humour n'est pas une forme d'intelligence reconnue par le système éducatif.

Franck a deux acolytes, Kevin et Dimitri. Deux comparses prêts comme lui aux 400 coups. Si Dimitri est l'archétype du parfait complice, Kevin serait quant à lui tout à fait prêt à voler la vedette au chef de bande. Certains jours, dans la classe, il y a de l'ambiance !

Kevin est celui qui me parle le plus de lui. Il me raconte tout, à haute voix (à très haute voix même !), n'importe quand. Il le fait tranquillement, comme on annonce une information au journal télévisé, apparemment sans état d'âme. Ce qui me fait plaisir, c'est qu'il me raconte tout cela parce que, visiblement, il pense que cela m'intéresse et que je comprends. Kevin a confiance : je suis un grand, un adulte, je suis son maître. Alors il peut tout me dire !

Dimitri, s'il parle moins, c'est parce que pour lui la parole est une soupape de sûreté. Il est le plus souvent perdu dans son monde et puis voilà que tout à coup il raconte. Il ne cherche pas pour cela à capter l'attention. Qu'on l'écoute ou non semble avoir assez peu d'importance. Ce n'est pas comme Kevin qui peut parfois vous tapoter le bras pendant plusieurs minutes en répétant à l'infini : « Monsieur, monsieur, monsieur, monsieur... » jusqu'à ce que l'on prête attention à lui. Au contraire, il m'arrive parfois, lorsque je suis occupé, de me rendre compte que Dimitri est venu me dire quelque chose, qu'il est reparti à sa place et que je n'ai rien entendu : cela, je crois, ne le dérange pas. De plus, Dimitri parle comme dans ces films de Sautet, qui débute sur une histoire déjà commencée et qui se termine alors qu'elle n'est pas finie. Dimitri livre des tranches de sa vie. Pour le comprendre il faut boucher les trous. Je trouve très révélateur de leurs deux comportements cet enregistrement du 14 novembre 1994, où j'entends Kevin me faire un récit clinique des événements de la veille chez lui et où Dimitri entame lui aussi un discours, constamment interrompu, qu'il continue coûte que coûte malgré les conditions d'écoute désastreuse dans lesquelles je me trouve alors. Voici donc, in extenso, 4 minutes de la vie de la classe d'adaptation de l'école Pierre et Marie Curie de Fresnes sur Escaut. 4 minutes que je me propose de retranscrire sans les traduire, avec tous les problèmes que pose justement la transcription de l'oral. Plaçons-les dans leur contexte : depuis plus de trois semaines le magnétophone est branché tous les matins à cette heure là. Les enfants n'y font plus attention. Moi même j'ai fini par l'oublier. L'extrait en question commence dans un moment de flottement, un de ces moments propices aux confidences. Une moitié de la classe vient de revenir du sport, l'autre moitié va partir. Je suis en train de recommander de ne pas oublier les baskets lorsque Kevin vient près de moi.

- *Kevin* : « Moi, mon père, tu sais pas y va où ? A l'hôpital ! »
- *Moi* : « Ah bon pourquoi ? »
- *Kevin* : « Pour l'estomac. »
- *Moi* : « Qu'est-ce qu'il a à son estomac ? »
- *Kevin* : « L'a tout le temps mal. »
- *Moi* : « Ah oui, alors on va faire une radio ? »
- *Kevin* : « Ouais »
- *Dimitri* : « Hier maman elle était pas contente après lui pourquoi mon frère il est même pas revenu dormir chez nous. Il a dormi chez Alain. »

- *Moi* : « C'est qui Alain ? »
 – *Dimitri* : « C'est un copain mon frère ! »
 – *Moi* : « Oui ? »

Kevin :

Dimitri :

« Et... et l'ambu... L'ambulance elle est venue. »

« Ouais tu sais il habite au d'ssus ; il habite là-bas au dessus de chez moi. »

– *Kevin* : « Et l'ambulance a venue. »
Pendant ce temps, Charlotte, murmure aux limites de l'inaudible, quelque chose à propos de son chat.

– *Moi, à Kevin* : « Pardon ? »

– *Kevin* : « L'ambulance a venue. »

– *Moi* : « Papa est revenue avec l'ambulance ? »

– *Kevin* : « Non ! Mon père.. Ma mère a téléphoné à l'ambulance, l'ambulance a venue et mon père est parti dedans l'emmener à l'hôpital. »

– *Mélanie, gentille* :

(Pendant que Charlotte tente à nouveau de me dire quelque chose à propos de son chat.) « Oui et puis il va peut-être revenir hein ? »

– *Kevin* : « Ben ouais ! »

– *Mélanie* : « Ils vont voir qu'est-ce qu'il a, ils vont donner des médicaments. »

– *Moi,*

rassurant : « Ben voilà, ils vont donner des médicaments »

– *Mélanie* : « Et puis après ça va aller ! »

– *Moi, pas si rassurant tout*

compte fait : « Normalement après ça va aller. »

– *Kevin* : « Ma mère était avec ! »

– *Moi* : « Oui, Et tu es resté tout seul alors ? »

– *Kevin* : « Mon frère Eroll. »

– *Dimitri* : « Et puis après ma mère elle l'a cherché là-bas. Après mon frère il est revenu mon frère. Il a traité mon père ; mon père il a dit " tu vas la fermer hein oui ? ". Y fait " ben ouais j'attends que ça ", mon frère. Il était là. Il dit dans deux secondes tu vas avoir un pot à t'tête, il fait mon frère. Parce que y'a un pot sur ma table dans l'mur. Il dit " tu vas l'avoir sur t'tête ! " »

– *Moi* : « Ton frère il a dit ça à ton père ? »

– *Dimitri* : « Ouais. »

– *Moi* : « Eh ben dites donc, y a de l'ambiance. Et ça va maintenant, ils sont calmés ? »

– *Dimitri* : « Ouais. »

SILENCE.

- *Moi* : « Bon, on essaye de se remettre au travail ou bien il y a encore plein de choses comme ça à me raconter ? »
- *Charlotte*,
- enfin* : « Mon chat il m'a griffé ! »
- *Moi* : « Ton chat il t'a griffé ? »
- *Charlotte* : « Oui »

Suivent une ou deux minutes de flottement au cours desquelles Mélanie et Cécile tentent de me raconter, sans grande conviction, des histoires de chats et de chiens griffeurs. Je reprends mon rôle d'arbitre, conclus par un « Bon, on y va ! » définitif et la séquence de lecture commence.

Les enfants ont utilisé une technique très efficace pour pirater le déroulement de la classe : Kevin profite d'un moment de creux entre deux activités pour commencer son histoire, Dimitri s'engouffre dans la brèche provoquée par Kevin pour glisser la sienne et Charlotte, après deux tentatives infructueuses attend patiemment que les deux autres aient fini pour commencer la sienne.

Voilà trois histoires qui s'enchevêtrent. Trois récits racontés en parallèle, sans aucun rapport entre eux. D'ailleurs, à part Mélanie toujours passionnée par les histoires médicales, ces histoires n'intéressent personne dans la classe hormis leurs auteurs. A priori, elles sont de valeurs différentes. La première révèle une anxiété, la seconde, hélas fréquente, une réalité dramatique et la troisième, par comparaison, semble fort anodine. Pourtant, je suis persuadé qu'au yeux des narrateurs, ces incidents ont la même considérable importance. Pour que la toute petite Charlotte ait quitté le camp des silencieux, il faut que la griffe de son chat lui ait fait bien de la peine. Trois problèmes, trois vies et au fond, une seule réponse possible : écouter.

Ecouter, certes, me dira-t-on, mais quoi faire ensuite ? Rien, je pense, à part rester disponible. Je suis instituteur, pas psychologue. Si l'écoute des problèmes de mes élèves est nécessaire à la fois pour moi, qui les comprends mieux et peux donc améliorer mes offres d'apprentissages, et pour eux qui ont besoin de se décharger de certains soucis ou de certaines joies (cela apparaît peu ici mais j'ai parfois des récits optimistes !) afin d'être prêts au travail, je pense que je reste dans les limites de mon rôle. Si par contre ces récits font apparaître des problèmes plus graves qui supposent une thérapie ou, cela m'est arrivé, une intervention légale, je n'ai en aucun cas à m'en mêler : je pense que je ferais plus de dégâts que de bien. Mon travail lorsque quelque chose de cet ordre se présente, consiste uniquement à transmettre aux personnes compétentes : c'est ce que je fais et je ne fais rien d'autre ! Je suis un des adultes de référence de ces enfants, ils ont besoin de mon écoute, active et compréhensive. Même si c'est parfois douloureux, je prends bien garde à ne rien leur offrir d'autre : je ne donne pas de conseil (le moins possible en tout cas !), j'observe un silence absolu vis à vis des parents d'élèves à propos de ce qui se dit dans la classe, bref je conserve la plus totale neutralité.

Ce n'est pas simple par ailleurs de se maintenir dans une attitude qui n'est pas naturelle. J'ai décidé une fois pour toutes de ne pas juger, de ne pas rejeter, de ne pas moraliser à propos de ce que me racontent mes élèves. Dire que je parviens à

respecter strictement cette ligne de conduite serait sans doute mentir, mais je m'y efforce autant que je le peux. Parce que ce n'est pas vraiment ma nature. Il me faut beaucoup de contrôle pour me retenir de dire, le soir, au père de Dimitri que les disputes familiales ne sont pas ce qui se fait de mieux pour stabiliser un enfant par ailleurs déjà fort perturbé. Il me faut encore plus de contrôle pour éviter toute réaction à chaud : mon attitude n'est pas naturelle, elle n'est pas spontanée, elle est systématique. Elle est volontairement orientée vers ce qui me semble être le mieux pour les enfants : ils n'ont pas à justifier leurs parents, ils n'ont pas à les défendre. S'ils les racontent, c'est pour se faire du bien. Je ne dois donc surtout pas faire le moindre commentaire qui puisse paraître accusateur. Une fois encore mon travail c'est, uniquement, écouter, écouter, écouter...

Je tiens à apporter encore une précision : si je n'étais pas totalement persuadé qu'aucun parent et qu'aucun élève ne lira jamais cet article, je ne l'aurais pas écrit.

Ce pourrait d'ailleurs être la conclusion de tout ceci : pourquoi avoir écrit cet article ? Tout simplement peut-être parce qu'il y a une chose dont j'ai encore peu parlé : c'est des conséquences que cette attitude d'écoute que je m'efforce d'observer peuvent avoir sur moi. Inutile de jouer les fiers à bras, il y a des jours où tout cela me déprime drôlement. Des jours où, moi aussi, j'aimerais bien en parler à quelqu'un. Quelqu'un de neutre, qui saurait m'écouter et essaierait de me comprendre, quelqu'un à qui je pourrais parler sans risque parce que cela n'aurait pas d'autre effet que de me soulager un peu.

Alors voilà, je voulais juste vous dire : « Merci de m'avoir lu, cela m'a fait du bien ! »

PS : Dans une classe, il faut maintenir une certaine discipline. Quelqu'un pourrait-il me dire comment faire pour ne plus ressentir de malaise lorsque je dois parfois les gronder après tout ce qu'ils m'ont raconté ?

PPS : Je n'ai pas parlé de Séverine. Elle n'apparaît que très peu sur les enregistrements. C'est à la récréation qu'elle aime venir me raconter ses soucis et ses angoisses, lorsque personne d'autre que moi ne peut entendre. Comme certains adultes, certains enfants n'aiment pas parler de leurs problèmes en public. Je crois que Séverine n'aimerait pas que je répète ses secrets.